

Paris, le 15 avril 1952.

Mon cher Götz,

On peut dire que votre lettre m'a surpris. Il s'agit, si je comprends bien, d'un ultimatum! Je ne savais pas la guerre si proche entre nous. Vous auriez dû m'en prévenir par les soins de nos ambassades.

quoiqu'il en soit, un semblable procédé n'entre pas dans les habitudes du monde où je fréquente. Etant invité, je n'ai jamais vu qu'on subordonnait son acceptation à la présence de telle ou telle personne que votre hôte éventuel n'avait pas cru devoir inviter. Je suis encore libre de recevoir chez moi qui me plaît au moment que je veux. A fortiori, ne suis-je pas soumis à recevoir n'importe qui à n'importe quel moment.

Je déplore d'être tenu de vous
rappeler une règle aussi élémentaire
de civilité.

Je ne vois guère qu'une excuse à
un errement dont votre éducation
me paraissait devoir vous préserver,
c'est qu'il y aurait eu de ma part
l'intention d'"éliminer" votre ami
Jacques d'une conversation qui,
dans votre esprit, devait porter sur
les seuls sujets chers à Jacques.

Je mis au regret de vous dé tromper.
Si la présence de Jacques chez moi demain
ne me semblait pas indésirable,
faites-moi l'honneur de me croire
lorsque je vous aurai dit que la
seule raison en était mon désir de
de lutter avec vous de toutes sortes de
choses, de la poésie et de la peinture
certes, mais aussi de quelques points
intéressants relevés dans la seconde
partie d'une de vos lettres à Jacques
(l'hérnésie), et nullement de la revue.
Par contre, je me proposais d'inviter
à cette soirée deux ou trois personnes
qui, ayant eu connaissance de vos
préoccupations, souhaitaient s'en

entretenir avec vous.

Pour ce qui est de la revue, j'estimais, à tort sans doute, que Jaquer avait assez une confiance pour que son compte-rendu de vos conversations et l'annonce par lui de vos décisions communes me suffissent. Nous ne pouvions nous voir, vous et moi, qu'une fois par an. Je puis rencontrer Jaquer tous les jours, ou presque. Je croyais judicieux de consacrer notre entrevue à des propos plus rares et plus difficilement échangeables. J'ajoute que l'exiguïté de mon logement ^{Archives d'Edward et Simone} m'oblige à mesurer le nombre de personnes qu'il est appelé à contenir (et cette considération n'est pas, croyez-le, des moindres !). La soirée prévue pour demain n'excluait pas, d'ailleurs, une conférence à trois (vous, Jaquer et moi) sur les projets de revue, si toutefois votre séjour se prolongeait.

J'incline désormais à croire cette rencontre tout aussi inutile que la première. Il m'est impossible et, qui plus est, déconseillé de vivre dans l'atmosphère de tension et

de grossièreté constantes dans les relations
amicales, qui sont l'apanage de
Jaquer. Je constate avec peine
qu'un aussi court séjour dans sa
maison vous a fait prendre ce
genre d'incongruités toute personnelles
pour les us et coutumes de votre
capitale.

Vous aurez, tôt ou tard, j'en suis
sûr, l'occasion de remarquer que,
même dans les cercles intellectuels,
les rapports sociaux empruntent
un autre ton. Il vous sera toujours
loisible de nous revoir à ce moment-là.

Croyez, mon cher Göt, à mon
amitié attristée.

Voif skansu o

P.S. Une réunion avec Jaquer n'aurait, je
le précise, signifié en aucune manière l'abandon
de mes nombreux griefs à son égard : parmi les plus
récemment d'actualité, je noterai ses indiscretions ou,
tout au moins, ses allusions malséantes à ma vie privée
ou supposée telle, son égoïsme dévorant qui le
mène peu à peu à la manie de la persécution, sa
comptabilisation industrielle (en partie double) des
relations amicales, etc..., toutes choses qu'une affection
aveugle ne dissimulait jusque là, toutes choses qu'une
amitié lucide (et froide, au reflet de la sienne) doit
reconnaître sans interdire formellement les relations d'affaires, tant que celles-ci intellectuelles.